



*Mais James Wells l'avait vue et s'ap-  
prochait d'elle...* (Page 2819).

C. I.

LIVRAISON 353



Elle erra par les rues, sans but pensant à tout ce qui lui était arrivé dans cette ville, qui lui était si chère.

Cela l'attristait un peu de devoir la quitter à nouveau le lendemain et probablement pour longtemps.

Une soudaine tristesse l'envahit, qui lui parut étrange, car elle n'était pas sentimentale et elle avait souvent quitté Paris, sans savoir si elle reverrait jamais cette ville, qui alors ne lui semblait pas différente des autres capitales.

Aujourd'hui, l'idée de partir la tourmentait et l'inquiétait terriblement.

Elle essaya de se persuader, qu'il importait peu de savoir où elle vivrait. Jusqu'à présent, elle avait toujours pensé que sa patrie était là, où elle gagnait son pain...

Elle n'avait jamais eu une telle nostalgie de Paris.

Pourquoi donc était-elle si triste aujourd'hui ? Y avait-il quelqu'un dans cette grande ville, capable de l'y retenir ?

Aimait-elle quelqu'un ?

Oui... elle pensait à un homme, mais elle ne devait pas le revoir, elle devait être morte pour lui.

Et, soudain, cet homme se trouva devant elle. Elle sursauta et voulut l'éviter, mais James Wells l'avait vue et s'approchait d'elle...

— Amy!... enfin, je vous trouve!... dit-il.

Une telle expression de bonheur était dans ses yeux que la jeune femme en fut toute émue...

— Quel bonheur inespéré!...

James Wells retint dans la sienne la main d'Amy:

— Je vous ai suivie, lorsque vous avez quitté Montreux; je vous ai cherchée dans tout Paris. Mais même Picquart n'a pas su me donner votre adresse... Nous avons tout essayé pour vous trouver, mais tout a été vain...

— Picquart ne m'a pas trahi, se dit Amy, reconnaissante.

— Et voilà, que je vous trouve dans la rue!... continua Wells; mais, maintenant, il faut que vous me racontiez ce que vous avez fait. Probablement n'étiez-vous pas à Paris?... Venez-vous d'arriver?

Amy sourit.

— Non, je suis ici, depuis que j'ai quitté Montreux.

— Vraiment? Mais dites-moi alors où vous habitez et ce que vous faites. Allons dîner ensemble et vous me raconterez tout cela.

— je vous remercie beaucoup; mais j'ai déjà dîné.

— Quel dommage!... alors allons prendre un rafraîchissement. Je connais un bon petit café par ici...

Il lâcha sa main et prit son bras.

A ce moment Amy remarqua qu'un passant la considérait avec attention...

Un peu plus tard, au café, elle aperçut cet homme assis à table tout près d'eux.

De temps en temps, elle sentait sur elle son regard...

Amy était habituée à être admirée par les hommes; mais le regard de celui-là, elle ne savait pourquoi, la gênait.

— Un regard de policier, pensa-t-elle.

Wells, en ce moment commandait du champagne et des fruits.

— Pourquoi du champagne, monsieur Wells? dit-elle en souriant, un verre de liqueur aurait suffi...

— Non, nous devons fêter notre rencontre, Amy! Racontez-moi ce que vous avez fait à Paris...

— Rien de bon, monsieur Wells. J'ai passé de longs mois dans un asile d'aliénés.

Il la regarda, bouleversé.

— Comment? Vous étiez malade?...

— Attendez, je vais tout vous raconter quand le garçon sera parti...

Wells lui offrit des fruits et attendit que le garçon eut rempli leurs coupes de champagne.

— Buons tout d'abord, Amy, dit-il en levant son verre. Puis il reprit :

— Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de votre santé.

— Maintenant, je vais très bien. Mon séjour à l'asile ne m'a pas fait de mal. Et ma crainte de devenir vraiment folle, ne s'est pas réalisée....

Wells la regarda anxieusement.

— Comment une histoire pareille a-t-elle pu vous arriver? demanda-t-il.

Elle lui donna des détails sur son aventure.

— Mais, c'est incroyable!... s'écria-t-il. Vous devez déposer une plainte contre le médecin en chef de cet asile. Comment a-t-il pu vous interner sans un certificat? C'est un homme sans scrupules, un bandit. Dîtes-moi son nom, et demain même je déposerai une plainte contre lui chez un avocat.

Amy fit un signe de la main.

— Mais non, cette histoire est finie, bien finie... Je la considère désormais comme une des nombreuses aventures de ma vie.

Il hocha la tête :

— Et que faites-vous maintenant ?

— Je pars en mission pour l'Etat major.

— Mais Amy... vous n'auriez pas dû faire cela.

— Il faut bien que je gagne ma vie...

— Vous viviez bien sans faire cela... je saurais vous protéger, Amy, et nous ne nous séparerons plus jamais, maintenant qu'un hasard heureux nous a enfin réunis.

— Non, non, mon ami c'est impossible. Il faut que je vous répète ici ce que je vous ai déjà écrit à Montreux :

nos routes doivent se séparer, il le faut. Je pars demain pour la Russie...

— Ne faites pas cela, Amy, je vous en prie. Aimez-vous donc l'aventure que vous ne puissiez pas vivre sans elle?

Un sourire triste apparut sur le visage d'Amy.

— Je ne souhaite plus rien qu'une vie tranquille, sans aventures, dit-elle d'une voix amère.

— Mais, cette vie calme, je peux vous l'offrir... ne la refusez pas encore une fois, Amy...

— Je dois refuser James, je n'ai pas le droit d'accepter...

— Vous voyez votre vie plus noire qu'elle ne l'est!...

— Non, je vois clair et je souhaiterais de tout mon cœur, qu'il n'en fut pas ainsi. J'ai été coupable, je dois expier mon crime pendant toute ma vie. Personne ne peut m'aider, pas même vous.

— Parce que vous refusez de vous laisser aider...

Elle posa sa main sur celle de son compagnon et dit:

— N'en parlons plus, James. Je vous remercie de vos bonnes intentions. Je ne vous oublierai jamais... Je penserai toujours à vous comme à un ami sincère... Bu-vons à notre amitié...

Elle leva son verre et le regarda avec un sourire suppliant.

Pendant qu'elle buvait, elle sentit peser sur elle le regard de l'homme qui avait déjà attiré son attention.

Il était déjà tard, lorsqu'ils quittèrent le café. Et dans la rue, Amy s'aperçut qu'ils étaient suivis.

Elle se retourna et put constater que l'inconnu marchait dans leur sillage.

Il lui vint à l'esprit que cet homme était peut-être Lepinski.

Mais non, c'était impossible, du Paty ne lui avait-

il pas affirmé que cet homme se trouvait à Tiflis.

Mais, avait-il dit :

— Vous le rencontrerez là-bas !

Ou bien :

« Il est déjà à Tiflis ! »

Elle ne se souvenait plus.

Plus tard, quand elle serait seule, elle essaierait de fixer ses souvenirs exactement et de se remémorer la conversation qu'elle avait eu avec du Paty, car cela était très important pour elle.

Il avait peut-être donné l'ordre à Lépinski de la surveiller pendant son voyage de Paris à Tiflis.

Si cela était, cela signifiait qu'on se méfiait d'elle...

Wells l'accompagna jusqu'à la rue de Lille. Devant la pension Etienne, il prit congé d'Amy et lui dit :

— J'espère encore que vous reviendrez à moi, Amy. Et souvenez-vous que je serais toujours prêt à vous aider, lorsque vous aurez besoin d'un ami.

Très émue, elle serra les deux mains du jeune homme dans les siennes, en le remerciant avec effusion.

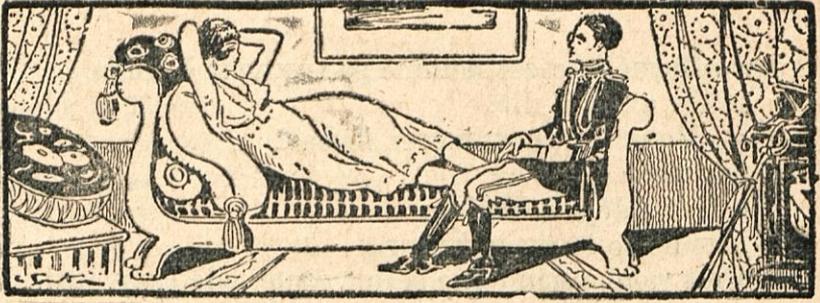
Cette nuit-là, Amy Nabot ne dormit pas. Et le lendemain, elle prit le train de bonne heure.

Lorsqu'elle descendit avec Mme Etienne, de la voiture, qui l'avait amené à la gare, elle remarqua tout de suite l'homme qui l'avait suivie dans la rue la veille.

Il se trouvait sur le quai, lorsqu'Amy, en se penchant par la portière, tendit la main à Mme Etienne, et elle le vit monter dans le train.

A Berlin, où elle s'arrêta une journée, elle le remarqua encore, en quittant la gare.

L'homme feignit de ne pas la voir, mais désormais Amy était convaincue qu'on la surveillait.



## CHAPITRE CCCXCVII

### UNE RENCONTRE

Lucie Dreyfus se tenait près de la fenêtre et attendait Mathieu, qui devait lui amener Nini Bertholet.

Ses pensées allaient vers les temps heureux, où elle était la fiancée d'Alfred Dreyfus.

Comme elle avait été heureuse! Ils s'aimaient tellement! Dès le premier jour, ils avaient compris que la destinée les avait unis pour la vie...

Ils ignoraient alors le triste sort qui les attendait.

Ils avaient cru en un avenir heureux...

Et le jour funeste était venu, écrasant tout ce bonheur.

Lucie se détourna de la fenêtre et se mit à arpenter la chambre.

Elle aimait son appartement, car Alfred y avait été heureux, mais ces souvenirs l'attristaient souvent. Et aujourd'hui, qu'elle devait y recevoir les fiancés, son cœur saignait.

Elle passa dans la salle à manger et arrangea une gerbe de roses rouges qui étaient sur la table.

Combien de fois Alfred ne lui avait-il pas apporté de ces roses, qui étaient devenues comme un symbole de son grand amour pour Lucie.

Porteraient-elles bonheur à Mathieu?

Elle l'espérait de tout son cœur.

Mathieu était si bon, si loyal qu'il méritait vraiment d'être heureux.

Elle se souvint de tout ce qu'il lui avait raconté de Brigitte de Stetten.

Cette jeune fille allemande avait été son grand amour. Mais cet amour n'avait pas pu se réaliser. Cela valait peut-être mieux...

Qui pouvait le dire? Dieu seulement aurait pu répondre à cette question.

Mais, il semblait à Lucie, que le ciel lui-même n'avait pas voulu que Mathieu et Brigitte fussent réunis.

Probablement, cela aurait donné lieu à toutes sortes de commentaires, on aurait voulu voir dans ce mariage la preuve qu'Alfred avait bien été en relations avec le gouvernement allemand... Dieu sait ce que les gens auraient pu croire et raconter!

La sonnerie électrique tira Lucie de sa rêverie.

La servante entra pour lui annoncer l'arrivée des fiancés.

Lucie avait renvoyé les enfants, car elle voulait être seule avec le jeune couple. Elle s'approcha, en souriant, de Nini Bertholet et l'embrassa sur les deux joues.

— Voici ma future femme, dit Mathieu.

— Je suis si heureuse de vous connaître enfin, répondit Lucie en posant la main sur l'épaule de son beau-frère et en se tournant vers Nini, Mathieu m'a tant parlé de vous.

Elle poussa doucement la jeune fille dans le salon et la pria de s'asseoir.

Nini Bertholet avait rougi et souriait timidement.

— Je suis très contente d'être reçue par vous ma-

dame. J'avais très envie de vous connaître, de vous serrer la main et de vous dire, combien je vous admire.

— Vous m'admirez ?

— Oui, car vous êtes si courageuse dans la lutte que vous soutenez pour démontrer l'innocence de votre mari.

Les lèvres de Lucie se crispèrent dans un sourire amer.

— J'aime mon mari, dit-elle, c'est ce qui me donne la force de lutter pour lui. Mais nous ne sommes pas ici aujourd'hui pour parler de son triste sort. Je voudrais connaître un peu de joie et c'est vous, Nini, qui allez me la donner.

— Si je le pouvais...

— Mathieu m'a dit que vous êtes si gaie, que votre sourire l'a tiré des plus grandes dépressions. Parlez-moi donc un peu de vous, Nini...

Tout en parlant, Lucie avait rempli les tasses et offert des gâteaux à Mathieu et à Nini.

— Il n'y a pas grand chose à raconter sur moi, madame. Ma vie a été jusqu'à présent celle de toutes les autres jeunes filles. J'ai été élevée avec mes frères et mes sœurs, ma jeunesse a été gaie et heureuse. Mon père est un petit fonctionnaire et vous devinez qu'il ne gagne pas beaucoup, si bien qu'il est difficile de vivre. j'ai dû commencer à travailler de bonne heure et je n'ai pas pu m'amuser comme la plupart des jeunes filles. Mais je suis si heureuse de pouvoir aider ma mère en lui rapportant un peu d'argent pour la maison.

Lucie posa d'autres questions et apprit bien vite l'essentiel de la vie de Nini Bertholet. Une grande sympathie naissait en elle et Mathieu souriait avec satisfaction, en voyant que Nini avait su gagner l'amitié de Lucie, en si peu de temps.

Cela lui prouvait que son choix était bon, car si Lucie le ratifiait, il ne pouvait qu'être parfait. Et de temps en temps, pour ajouter à sa joie, un regard amoureux de Nini lui disait combien elle l'aimait.

Aucun obstacle ne s'opposerait à son union avec Nini, et le frère du malheureux condamné voyait s'étendre devant lui la perspective d'un heureux avenir...

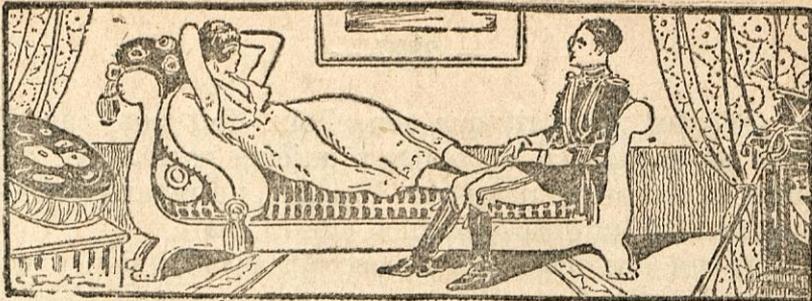
Et Brigitte?

Il s'étonnait lui-même de voir à quel point l'image de la jeune allemande s'était effacée de sa mémoire. Il ne pensait même plus à comparer et à se demander laquelle des deux femmes il aimait le mieux.

Pour le moment il ne poursuivait qu'un seul but, libérer son frère Alfred, pour pouvoir enfin penser à son propre bonheur et fonder un foyer...

Naturellement la conversation retomba sur le procès et Lucie fut heureuse de trouver en Nini une véritable alliée.

Lorsqu'elles se séparèrent après de longues heures, Lucie félicita Mathieu de son choix: elle était convaincue que Nini Bertholet le rendrait heureux.



## CHAPITRE CCCXCVIII

### L'AVEU

Le fonctionnaire Stuart, à qui le docteur Bernhagen avait fait part de ses soupçons, se rendit le lendemain de bonne heure à l'infirmierie, pour interroger Savou avant son transport à la prison.

Lorsqu'il demanda à le voir, il s'aperçut que le gardien hindou hésitait à l'accompagner.

Stuart lui dit d'un ton brusque :

— Qu'as-tu ? Pourquoi ne viens-tu pas ?

— Il est parti... maître...

— Comment, on l'a déjà transporté à la prison ?

— Non, maître, il a disparu...

— Il s'est enfui ?

— Oui, maître, mais ce n'est pas de ma faute. Je devais le surveiller tout seul et il fallait bien que je m'occupe d'autres malades...

Il continuait à se disculper, mais Stuart l'interrompit :

— Tais-toi... je ne veux plus rien entendre. Je veux parler à la jeune fille que Savou a blessée.

Le gardien lui montra le chemin et, arrivé dans la grande salle de l'hôpital, il montra du doigt un lit :

— Voilà Koma, maître.

Stuart s'avança.

Koma ouvrit les yeux et le regarda d'un air effrayé.

— Sais-tu que Savou s'est enfui? demanda Stuart.

— Le gardien me l'a dit...

— Et bien! nous allons le rattraper et le punir comme il le mérite.

Les yeux de Koma exprimèrent la terreur...

— Ne le poursuivez pas, maître, dit-elle à voix basse, il ne mérite pas d'être puni.

Stuart hocha la tête:

— Comment? Tu défends Savou, qui t'a blessée si cruellement... Tu sais très bien qu'il n'était pas malade, lorsqu'il parcourut le village avec son kriss à la main...

— Si, maître, il était malade... il ne mérite pas d'être puni, car son cœur était malade.

Koma le regarda tristement de ses grands yeux noirs avant de répondre:

— Je ne peux pas vous expliquer cela, maître, mais je vous préviens: si vous poursuivez Savou, vous allez aggraver le malheur.

Stuart posa d'autres questions, essaya de la faire parler, mais Koma ne répondit plus et se contenta de le regarder d'un air suppliant.

Stuart se résigna enfin et interrompit ses questions.

Lorsqu'il quitta l'infirmerie, il se rendit auprès du docteur Bernhagen. Il était de fort mauvaise humeur et voulait lui demander un conseil.

Bernhagen connaissait déjà la fuite du malais.

— Voyez-vous, dit-il, j'avais bien raison de le soupçonner...

— Oui, mais alors vous auriez dû prendre plus de précautions, mon cher.

— Il n'était pas en mon pouvoir d'empêcher Savou de s'enfuir de l'hôpital. J'ai autre chose à faire que de garder des bandits.

— Vous avez certainement raison; mais qu'allons-

nous faire maintenant? Avez-vous informé la police?

— Pas encore... je vais le faire tout de suite.

— Non, attendez encore. Le préfet est en vacances et je le remplace, j'exerce donc aussi pour le moment les fonctions de juge. Nous allons parler au gardien et lui demander des détails sur cette fuite étrange.

Le docteur sonna; un domestique entra, on lui donna l'ordre de faire venir le gardien.

Quelques minutes après celui-ci parut sur le seuil.

— C'est toi qui étais de garde, la nuit dernière? questionna le docteur.

— Oui, maître.

— Comment Savou a-t-il pu s'enfuir?

— On m'a appelé maître et j'ai dû quitter la salle pendant un instant. C'est alors qu'il s'est enfui...

— Qui t'a appelé

— Le maître de Serrang-Salak.

Bernhagen regarda Stuart:

— Vous savez qui est le maître de Serrang-Salak? demanda-t-il.

— N'est-ce pas la plantation de Koalwink qu'on appelle ainsi?

— Vous avez raison.

Il se tourna vers le gardien:

— Et que voulait-il de toi?

— Il avait besoin de quinine. Pendant que j'allais dans la pharmacie en chercher, il est entré dans l'infirmierie et a parlé à Savou.

— As-tu pu entendre ce qu'il lui disait?

— Non, maître, ils parlaient tout bas.

— Et bien, et après? Raconte...

— J'ai apporté la quinine, puis le maître m'a dit d'aller chercher sa voiture, qu'il avait laissée devant le bar. Lorsque je suis revenu avec la voiture, le maître était déjà sur le perron de l'hôpital. Il me questionna

sur Koma, monta dans la voiture et partit.

— Et lorsque tu revins dans l'infirmierie, Savou avait disparu.

— Oui, maître.

— C'est bien, tu peux t'en aller!

Lorsque le malais eut quitté la chambre, les deux hommes se regardèrent.

— Cela me paraît assez clair !... dit le docteur.

— Naturellement... mais pour pouvoir l'arrêter, il nous faut des preuves.

Le docteur hochla la tête.

— Bien entendu. Malheureusement que Koalwink soit venu chercher de la quinine, juste au moment où Savou s'est enfui, n'est pas une preuve suffisante. Cela ne prouve pas que c'est lui qui a aidé le misérable à s'échapper...

Comme les deux hommes discutaient ainsi, Van Aglerberg et de Groot apparurent.

Ils furent stupéfaits d'apprendre la fuite de Savou.

Bernhagen leur dit :

— Nous n'arriverons à rien, avant d'avoir arrêté Koalwink. Je vais m'occuper sérieusement de cette affaire et partir à la recherche de ce bandit. Soyez sûr que je le trouverai. Venez avec moi, monsieur De Groot, nous allons jouer au détective.

Les deux hommes partirent pour la plantation de Koalwink et, pendant le trajet le docteur confia au jeune homme :

— J'ai pris avec moi le kriss, que j'ai trouvé sur Savou.

— Que voulez-vous en faire? demanda le Hollandais.

— Je ne le sais pas encore... dit le docteur en souriant.

— Puis il ajouta, en allumant une cigarette: Comment va votre femme?

— Il me semble qu'elle va beaucoup mieux, malgré que la fièvre ne l'ait pas encore quittée. Si vous êtes d'accord avec moi; nous pourrions nous arrêter un instant, avant de continuer nos investigations sur la retraite de Savou. Je voudrais voir ma femme un instant.

— Très bien. Nous passerons aussi devant le poste de police et je voudrais m'y arrêter pour demander qu'on nous donne un policier, pour nous accompagner chez Savou.

— Vous avez l'intention de vous rendre sur sa plantation?...

Le docteur fit de la tête un signe affirmatif:

— Je suppose qu'il sera plus facile d'y trouver des indications qui pourraient nous mettre sur le bon chemin. Mais n'en dites rien à votre femme, cela pourrait l'inquiéter. J'espère qu'elle ne se doute pas qu'il s'agit d'un crime.

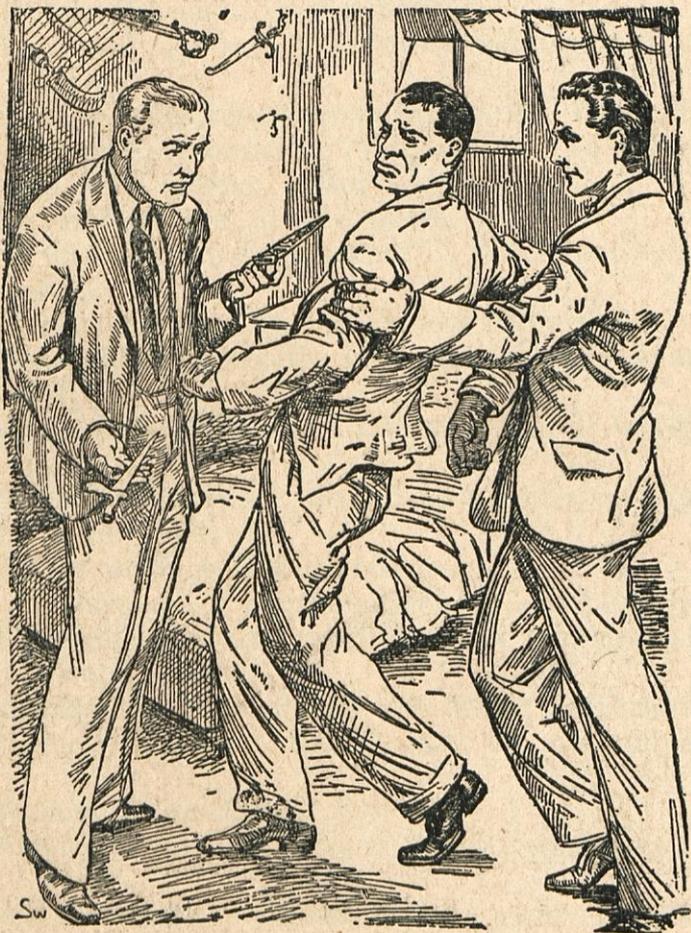
— Non, elle n'en sait rien.

Le docteur examina Juliane et constata, qu'elle allait un peu mieux.

— Encore un peu de patience, dit-il, dans quelques semaines votre femme sera complètement guérie de ce choc nerveux.

— Pour cette fois elle a échappé à la mort, lui répondit Claus, mais Dieu sait quels dangers l'attendent encore. Je n'oserais plus la laisser sortir seule. Et je suis sûr qu'elle aura peur de quitter la maison sans moi. Sa joie de vivre, son habituelle gaieté vont disparaître pour toujours. Le sentiment qu'elle est entourée de mystères va peser trop lourd sur son âme...

— Ne craignez pas cela, mon cher. Dès que nous aurons arrêté Koalwink, tout danger sera dissipé. Et nous découvrirons j'en suis sûr, les preuves de son crime.



— Voulez-vous nier que cette arme vous appartient ?... (Page 2840).



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
1910

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

Ce bandit ne fera plus de mal, je vous le garantis.

Claus poussa un soupir de soulagement.

La voiture s'arrêta devant le poste de police.

Le docteur descendit et y pénétra,

Quelques minutes plus tard il revint en compagnie d'un policier javanais.

— Mais si nous rencontrons Koalwink dans sa plantation et qu'il reconnaisse l'inspecteur, il se doutera de ce qui nous amène... observa de Groot.

— Ne craignez rien, il ne le verra pas...

Après un trajet de deux heures ils arrivèrent enfin à la plantation.

Bernhagen ordonna au cocher de s'arrêter.

— Nous allons descendre ici et traverser la plantation à pied.

Et il pria le policier de les attendre près de la voiture.

— Si nous avons besoin de lui, nous pourrons l'appeler dit-il à de Groot.

Ils entrèrent dans la plantation.

Les ouvriers, qui travaillaient sous le soleil ardent, ne firent presque pas attention aux deux hommes qui passaient silencieusement.

Ils marchaient ainsi depuis une demie heure lorsque, soudain, Bernhagen saisit le bras de son compagnon.

Ils venaient d'apercevoir Savou.

— Attention, qu'il ne nous voie pas!... murmura le médecin.

Mais il était déjà trop tard. Savou avait pris la fuite.

Les deux hommes se mirent à sa poursuite. Ils désespéraient de l'atteindre, tant l'avance qu'il avait sur eux était grande...

Il courait comme un lièvre, en zizaguant... dispa-

raissait derrière des buissons, reparaisait... puis il disparaissait de nouveau.

Les deux hommes s'arrêtèrent un instant... comment le saisir ? Le fugitif avait, maintenant, tout à fait disparu...

Soudain, Bernhagen découvrit une petite cabane, à moitié cachée dans les buissons.

Il se précipita vers elle et y entra sans hésitation.

L'instant d'après, il revenait, tenant Savou par le bras.

— Pourquoi t'es-tu enfui devant nous?... lui demanda-t-il brusquement.

— Je ne vous ai pas vus, répondit mollement Savou...

— Ne mens pas, bandit. Que fais-tu ici, sur cette plantation, alors que tu travaillais jusqu'à présent sur celle de M. de Groot ?

— On me paye mieux ici!...

— Ah !... Et pourquoi t'es-tu enfui de l'infirmierie ? Savou ne répondit pas.

— Vas-tu répondre enfin ? s'écria le docteur.

Mais Savou n'ouvrit pas la bouche.

Il posa sur le docteur un regard surnois.

— Attends, mon vieux, je vais te faire parler. M. de Groot, voudriez-vous appeler le policier ?

Savou essaya de se libérer des mains du docteur. Mais de Groot s'en aperçut et le prit par les épaules.

Savou se défendait désespérément, mais il ne parvenait pas à se libérer.

Les deux hommes le poussèrent hors de la cabane et le poussèrent devant eux à travers la plantation. Bientôt le policier vint à leur rencontre.

— Amenez-le au poste!... ordonna le docteur, mais faites attention qu'il ne s'enfuie pas de nouveau...

Lentement sous la chaleur torride, couverts de poussière, qui joignit le geste à la parole tandis que Savou, pâle de rage, se débattait en vain.

Le policier se mit à rire :

— Ne craignez rien, monsieur ; maintenant il n'y a plus de danger qu'il s'échappe... je le mène directement au poste.

— Non, mettez-le plutôt dans la voiture, attachez-le et revenez avec nous, j'aurais encore besoin de vous.

Le policier le regarda étonné :

— Vous cherchez encore quelqu'un, monsieur ?

Le médecin ne répondit pas à la question et dit seulement :

— Suivez-nous à la maison de Koalwink.

Et se tournant vers son compagnon, il ajouta :

— Continuons, mon cher...

— Nous allons essayer maintenant d'attraper le vrai coupable.

Lentement sous la chaleur torride, couverts de poussière, ils allèrent jusqu'à la maison où de Groot avait failli trouver la mort...

— Nous venons voir ton maître, dit le docteur en champagne aujourd'hui, dit le docteur en riant ; mais j'en doute fort. Notre visite ne lui sera certainement pas agréable...

— J'hésite à pénétrer dans cette maison encore une fois, dit Claus s'arrêtant brusquement.

— Mais non mon cher... il le faut.. En avant !...

Un serviteur malais ouvrit la porte aux deux hommes.

— Nous venons voir ton maître, dit le docteur en pénétrant dans la maison.

— Je dois d'abord vous annoncer...

— Tai-toi... mène-nous immédiatement vers lui...

Le domestique n'osa plus protester ; il leur montra

le chemin et ouvrit devant eux la porte du salon, où Koalwink reposait sur une chaise longue.

En voyant entrer ses visiteurs inattendus, il se dressa effrayé...

— Nous avons eu un petit accident de voiture, déclara le docteur, vous voudrez bien nous excuser de vous imposer notre société jusqu'à ce que la voiture soit réparée.

— Avec plaisir répondit Koalwink, accompagnant ces mots d'un sourire servile. Asseyez-vous donc, je vous en prie... je vais faire apporter des rafraîchissements.

— Ce n'est pas nécessaire... merci !... ne vous dérangez pas ! répondit le docteur, qui s'étant assis, reprit :

— Dites-moi donc, monsieur, pourquoi Savou travaille-t-il maintenant chez vous ? Je croyais qu'il était engagé sur la plantation de monsieur Groot ?

— Je ne sais pas qui est Savou...

— Comment, vous ne le connaissez pas ?

— Non. je ne peux pas connaître les noms de tous les ouvriers que j'occupe sur la plantation. Il y en a trop.

— C'est vrai, vous avez raison. Mais je pensais, que vous deviez tout de même connaître Savou.

Koalwink parut gêné.

— Il est possible que je le connaisse de vue, mais je ne me souviens pas de ce nom.

— Tiens !.. Tiens!.. Cependant vous avez été hier à l'hôpital pour lui parler.

Koalwink regarda le docteur d'un air sournois.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est moi qui le dis.

— Vous vous trompez, docteur.

— Peut-être, je ne suis pas ici pour me quereller avec vous mon cher.

Il pensait qu'il valait mieux gagner du temps, le po-

licier pouvait tarder encore...

— Votre demeure est bien agréable, reprit-il changeant de conversation, il y fait frais même à cette heure-ci.

Koalwink fit un signe d'approbation.

— Vous devriez boire quelque chose.. insista-t-il.

— Non merci !... refusa de Groot, avec un petit sourire ironique, qui inquiéta Koalwink.

Le docteur inspecta des yeux le salon, dont les murs étaient couverts de toutes espèces d'armes.

Un instant, son regard s'arrêta sur un point déterminé puis, se tournant vers Koalwink, il demanda :

— Racontez-moi donc comment vous avez eu l'idée de donner à Savou l'ordre qu'il a si bien exécuté ?

Koalwink feignit l'étonnement.

— Quel ordre ? le ne sais pas ce que vous voulez dire et je vous répète encore une fois que je ne connais pas Savou.

Le docteur le fixa longuement ; puis il dit d'une voix dure :

— Ne niez pas. Vous connaissez Savou.

Koalwink se leva.

Bernhagen et Claus de Groot suivirent son exemple et s'approchèrent de lui.

Froidement, Bernhagen appuyant sur les mots, reprit :

— Vous lui avez ordonné de courir « amok » dans le village. Et dois-je préciser le but que vous poursuiviez ? Vous vouliez tuer madame de Groot, qui tous les jours se promenait à cette heure là dans le Kampong.

De Groot, pris d'une fureur terrible, en se remémorant cette infamie, voulait se jeter sur Koalwink.

Mais Bernhagen le tranquillisa :

— Calmez-vous.. nous allons le confondre immédiatement.

— Vous m'insultez ! Chez moi !... cria Koalwink, j'appelle mes domestiques pour vous faire jeter dehors !

— Cela ne vous sera pas très facile, ricana le docteur qui prit soudain Koalwink par le bras, et l'attira vers un coin du salon :

— Examinez donc un peu cette panoplie d'armes, mais faites bien attention !... ordonna-t-il...

Les yeux sournois de Koalwink inspectaient rapidement le mur.

— Vous ne remarquez rien ? demanda Bernhagen, sans lâcher son bras.

Koalwink ne répondit pas.

— Bien ! si vous ne voulez pas répondre, je vais vous le dire. Regardez un peu ce fourreau vide... pouvez-vous me dire où se trouve le kriss, qui devait y être ?

Koalwink ne répondit pas.

De Groot s'avança et examina le fourreau vide.

Un soupçon l'envahit ; il questionna Bernhagen du regard.

— Tenez donc un peu ce bandit, mon cher, et ne le laissez pas s'échapper surtout...

Le docteur lâcha Koalwink, arracha le fourreau vide du mur, plongea la main dans la poche de son veston et en tira le kriss, qu'il remit dans le fourreau.

Koalwink était blême.

— Qu'en dites-vous maintenant ? demanda Bernhagen, lui montrant l'arme.

— Voulez-vous nier, que cette arme vous appartient ? Voulez-vous nier encore que vous connaissez Savou ? Osez-vous nier devant cette preuve, que c'est vous, qui lui avez donné l'ordre de commettre ce crime infâme ?

Koalwink avait de la peine à se tenir debout, ses jambes tremblaient sous lui ; ses lèvres étaient serrées.

Mais il ne prononça pas un mot.

De Groot arracha le kriss au docteur.

— Je vais tuer ce monstre, il n'y a que cela à faire.

Koalwink essaya de se débattre.

— Je suis innocent! bégaya-t-il d'une voix faible.

— Vous mentez... Savou a fait des aveux.

Koalwink s'affaissa.

Les deux hommes le maintinrent jusqu'à l'arrivée du policier.

— Mettez-lui les menottes! ordonna le docteur.

Il appela le serviteur malais, et ajouta :

— Fais atteler la voiture. ton maître veut partir immédiatement.

Et se tournant vers le policier :

— Nous allons mettre Savou dans la même voiture et vous les mènerez tous les deux chez Stuart. Monsieur de Groot et moi partons en avant, pour le prévenir.

## CHAPITRE CCCXCIX

### TOUT S'ECROULE

Ferdinand Esterhazy s'était mis avec ardeur à sa nouvelle tâche.

Chaque matin il s'asseyait à son bureau pour rédiger les articles commandés.

Mais, comme il n'était pas très doué pour ce genre de travail il déchirait les feuilles les unes après les autres.

Lorsqu'il avait travaillé en vain pendant quelques heures, il quittait rageusement la maison, errait dans les rues ou s'asseyait dans un café, espérant que les idées lui viendraient plus facilement.

Mais bientôt, il oublia les articles et se mit à jouer au billard.

Les jours et les semaines passèrent sans qu'il eut envoyé quoi que ce fut aux journaux et une lettre sévère arriva de Paris pour lui reprocher sa paresse.

Alors il passa toute une journée à finir l'article commandé.

Le lendemain il se rendit dans diverses rédactions pour proposer son travail.

On retint l'article et on lui promit de lui donner une réponse au plus tôt.

Mais quelques jours plus tard on lui renvoyait ses notes.

La direction du journal exprimait ses regrets mais ne pouvait pas publier cet article.

Esterhazy continua à écrire et alla dans d'autres rédactions.

Mais, partout, il essuya le même refus.

On ne s'intéressait pas à ses articles et on lui laissait même entendre, que tout ce qu'il écrivait était considéré comme contrairement à ce qu'il avait cru, son nom était assez peu estimé.

Ce fait le rendit pensif.

On serait bien mécontent en France, s'il échouait et peut-être même lui retirerait-on sa mensualité.

Et c'était ce qu'il craignait le plus, car il s'était habitué à cette vie facile et agréable des dernières semaines.

Que faire ?

Il se mit à la recherche d'un journaliste, qui accepterait de signer ses articles et de les faire publier sous son nom.

Il le paierait pour qu'il lui rendit ce service.

Mais la manœuvre ne réussit pas, même signé d'un autre nom, les articles d'Esterhazy furent refusés par tout.

Ainsi, le premier jour du mois arriva...

Esterhazy attendit en vain le facteur.

Ses poches étaient vides.

Au lieu de l'argent espéré, ce fut une lettre sévère qui arriva de Paris, dans laquelle on lui disait qu'on renonçait à ses services...

Furieux, il jeta la lettre sous la table.

Mais cela ne l'avancait pas, la situation restait la même.

Très anxieux, il arpentait la chambre et réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Il avait beau être habitué à se trouver dans de telles situations, il y avait tout de même aujourd'hui une petite différence.

Jusqu'alors il avait pu s'adresser à sa femme, qui étant toujours amoureuse de lui, n'avait jamais refusé de l'aider.

Depuis quelques mois cette source était épuisée et par sa propre faute.

Il se serait volontiers giflé pour avoir été assez stupide pour consentir au divorce.

Il aurait mieux fait de rester le mari de Clara ainsi il aurait pu retourner dans sa famille quand il en aurait eu besoin.

Mais, maintenant, il était trop tard, le divorce était prononcé.

Clara et ses enfants vivaient sans soucis chez son beau-père, et il devait trouver tout seul le moyen de se tirer de cette situation embarrassante.

Soudain, il se redressa une expression obstinée se

marquait sur son visage.

« Les mauvaises herbes poussent toujours, pensait-il je ferais ce que j'ai fait autrefois, dans une situation identique.

Cette résolution prise il s'habilla et sortit.

Madame Brown était absente, Esterhazy fut content de ne pas la rencontrer, car il lui était désagréable de penser qu'elle racontait partout que son locataire, le comte de Voilemont, était le meilleur ami de sa fille.

Mais comme il n'avait plus d'argent, il était bien obligé de rester chez cette femme quoiqu'il eut volontiers déménagé.

Il avait même pris l'habitude de manger à l'hôtel en disant à madame Brown, qu'il avait trop de travail pour aller manger au restaurant et qu'il serait très agréable de rester avec les deux femmes pour partager leur repas.

Lorsqu'il flirtait avec Harriet, tout allait bien, car madame Brown en était bien contente et lui servait tout ce qu'elle pouvait imaginer pour lui faire plaisir.

Elle lui avait même prêté de l'argent, lorsqu'il lui avait confié qu'il n'avait pas encore reçu les revenus de ses terres.

Pourtant ces derniers jours, il lui semblait qu'elle le regardait avec une certaine méfiance, comme si elle ne croyait plus à toutes ses histoires.

Et il commençait à l'éviter.

Cela l'ennuyait, car il s'était habitué à la petite Harriet et pour dire la vérité, il en était même tombé un peu amoureux.

Cette petite fille avait su enflammer son cœur peu sensible, car elle était timide et innocente et c'était une chose jusqu'à présent inconnue pour Esterhazy, qui montrait peu de goût dans le choix de ses maîtresses.

Comme la petite s'était réjouie des petits cadeaux qu'il lui avait fait !

Comme elle avait été tendre et caressante, cette petite sauvage des premiers temps !

Depuis quelques jours, déjà, il n'avait pu sortir seul avec elle, et cela l'agaçait de rester à la maison avec madame Brown, qui l'observait du coin de l'œil.

Il fallait que tout cela change. L'affaire des mémoires était ratée. il le savait maintenant. Il n'avait aucun talent littéraire et les lettres de menace, qu'il avait adressé à plusieurs personnalités marquantes n'avaient eu aucun succès.

Tout ce qu'il entreprenait échouait. Il lui fallait reprendre son ancien métier d'espion ! C'était la seule solution !

Sans plus réfléchir, li se fit annoncer au ministère de la marine anglaise.

Après avoir attendu une heure, il fut reçu. Le ministre anglais le salua froidement et demanda :

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur le comte ?

Esterhazy sourit.

— Je viens pour vous apporter des nouvelles très importantes, monsieur le ministre et qui ont un intérêt tout à fait particulier pour vous. Je pourrais vous donner des renseignements sur l'armement des grands bateaux de guerre français, et je pourrais aussi vous donner les plans de toutes les fortifications de la côte française.

Le ministre ajusta son monocle et le considéra de haut.

— Pour pouvoir me donner des plans de ce genre vous devez être officier français, autrement il vous serait impossible d'avoir de semblables renseignements.

— J'étais officier de l'armée française, monsieur le Ministre.

— Et vous voulez maintenant me vendre vos se-

crets ? demanda l'anglais en posant sur Esterhazy un regard méprisant. Puis il ajouta :

— Je dois vous avouer, que je ne vous comprends pas.

Esterhazy se mit à rire :

— Pourquoi ? Il y a une explication bien simple à cela, monsieur le ministre. J'ai besoin d'argent..

— Ah ! vous voulez trahir votre patrie pour de l'argent ?

Esterhazy fut blessé par la façon dont l'anglais lui parlait.

Et il essaya de se défendre.

— Il ne me reste pas d'autre solution.

— Je regrette de devoir vous dire, que je ne fais pas d'affaires avec des gens sans honneur.

Esterhazy faillit lui répondre avec violence puis il haussa les épaules et dit froidement :

— Eh bien ! si vous ne m'achetez pas ces plans, un autre gouvernement se montrera plus accueillant...

— Allez donc chez les autres. Moi je ne veux pas faire de telles malpropretés.

Et il montra la porte à son visiteur :

— Je crois, dit-il que notre conversation est terminée, monsieur le comte.

Esterhazy était congédié.

Avant qu'il eut pu se rendre compte de ce qui était arrivé, il se trouva dans la rue.

Il lui semblait que tout tournait autour de lui ; il s'adossa contre un mur, il respirait difficilement. Le désespoir l'envahissait.

— Qu'allait-il faire ?

— C'est la catastrophe finale !... pensait-il ; pas d'argent, pas de possibilité d'en gagner. Les secrets de

la marine française n'ont de l'importance que pour les anglais.

Les autres gouvernements n'avaient que faire de ces plans.

Il revint chez lui il avait dépensé tout l'argent qui lui restait pour acheter du whisky.

Dans sa chambre, il s'assit devant son bureau, et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Que faire ?.. tous les chemins se fermaient devant toutes les sources d'argent étaient taries.

Chercher du travail ?

Brr... Esterhazy eut un frisson. Travailler... lui, qui avait toujours eu une vie libre et aisée... et que savait-il faire ? Allait-il devenir commis-voyageur, ou agent d'assurance ?

Et que pouvait-il gagner avec un pareil travail ?

Tout juste assez, pour s'acheter des cigarettes...

— Non, il m'est impossible de faire cela, pensa-t-il, il faut trouver une autre issue.

Il se souvint alors d'Eddy Elmwood.

Pourquoi donc Clara était-elle intervenue ? Il serait maintenant le gendre du riche américain et mènerait une vie agréable, au lieu de dépendre des bonnes grâces de cette madame Brown... Il eut un geste de dégoût : quelle horreur !

Pour comble de malheur, celle-ci pénétra brusquement dans la chambre.

Elle le regardait sans mot dire d'un air soupçonneux.

— Vous désirez quelque chose madame ? lui demanda Esterhazy ne lui offrant une chaise d'un geste poli.

Mais la vieille dame fit un geste de refus en disant :

— Vous pouvez peut-être imaginer, pourquoi je viens vous voir, monsieur le comte.

— Non, je n'ai aucun don de clairvoyance, mada-

me ! plaisanta Esterhazy avec un sourire forcé ; il faut que vous me disiez, ce que vous désirez.

Madame Brown hésita un instant avant de répondre :

— Il m'est bien pénible de vous en parler, monsieur le comte. Mais je suis forcé de vous le dire ; c'est la troisième fois que vous ne payez pas votre note.

Esterhazy se dressa, agacé :

— Grand Dieu !... avez-vous donc tellement besoin de cet argent ? Je vous ai dit, que mes administrateurs ne m'ont pas encore envoyé mes rentes.

— Mais mon propriétaire me presse de lui payer le terme.

— C'est un rien !... débrouillez-vous donc pour cela...

— Pour moi c'est une très grosse somme monsieur le comte et je viens vous demander de régler au plus tôt votre note.

— Je n'ai rien sur moi aujourd'hui...

— Et demain ce sera la même chose, et après-demain aussi. Je vous connais maintenant. Il est probable que vous ne recevrez plus d'argent du tout !...

Esterhazy s'était levé, il fit un geste furieux et cria :

— Comment osez-vous me parler ainsi ? je vous défends de continuer !

— Vous pouvez dire ce que vous voulez... cela m'est égal. Mais je veux mon argent. J'ai eu assez de patience avec vous et je ne veux plus vous prêter des sommes que vous ne me rembourserez jamais. Vous nous avez raconté des blagues.

Esterhazy devint blême :

— Si vous tenez à mon amitié, madame, taisez-vous. Mais la vieille dame exaspérée continua :

— Ma patience est à bout... Je dois toujours donner de l'argent et je ne reçois rien en retour de cela. L'amitié